
L'idée d'Europe

Cette guerre : un paroxysme? l'un de ces accès de fièvre qui traversent parfois les peuples par épidémie, ainsi des flagellants du Moyen Âge, et dont ils s'ébrouent un jour, éreintés, sans comprendre comment un tel délire aura seulement été possible? - ou bien une façon monstrueuse de retourner le sol européen et de le labourer pour lui faire lâcher des trésors et des virtualités dont aujourd'hui nous ne pouvons même pas deviner la nature? Ainsi des Grandes Invasions : les vieilles nations civilisées n'y virent à coup sûr que pure dévastation insensée, viol incompréhensible, quand pourtant elles ouvraient la voie à une vie et à une fertilité que personne jusqu'alors n'eût pu seulement imaginer, apportant avec elles des trésors surabondants. Personne ne peut fournir de réponse théorique à cette question, ce qui n'en diminue pas le trac, jour et nuit; n'en devient que plus forte l'exigence pratique qui nous somme de mobiliser toutes nos énergies afin que devienne réalité non la part absurde de l'alternative, mais celle qui fait sens - l'oppression qui nous étroit n'en diminuera pas, mais elle se fera sentir autrement. Car chaque instant se charge désormais pour nous d'une responsabilité comme on n'en a jamais vu, en aucun temps de paix. En période de paix, nous tenons nos objectifs et nos tâches bien en vue, à portée de main, raison pour laquelle la plupart d'entre nous s'imaginent ne pas avoir d'autre responsabilité. Puisse, se dit-on, l'impénétrable avenir pourvoir pareillement pour lui-même! Maintenant, en revanche, nous ne voyons rien se dessiner nettement, aucune forme qui réclamerait de nous sa finition; bien plutôt, le genre de tâches qui nous incombent nous échappe complètement, n'a donc pour nous ni fin ni commencement. Certes, comme toujours et plus que jamais, seul compte d'agir en esprit rassis.

Mais le monde qui nous en fait un devoir sera un monde nouveau, dont personne peut-être n'aura eu la moindre idée et dont nous ne savons qu'une chose : de par chacun de nos actes et chacune de nos pensées, nous en répondons comme il est de notre responsabilité qu'il ait un sens.

Assurément, tout ce dont l'Allemagne fait déjà l'expérience au cours de cette guerre peut être pour nous un symbole porteur de grandes espérances. Jamais, en effet, l'histoire que nous avons en mémoire n'a connu de tension aussi prodigieuse entre les valeurs négatives d'un facteur causal et les valeurs positives de sa conséquence. Que nos adversaires aient déchaîné cette guerre, c'était par démence et esprit de crime; mais ses effets en Allemagne, ce déploiement d'énergie et cette abnégation en chacun, cet enthousiasme et cet esprit de sacrifice - nous sommes là aussi loin du niveau moyen du comportement humain qu'on l'est, à l'inverse, de l'autre côté. Ce qui ne revient pas à dire, avec l'arrogance du chauvinisme, que toutes les valeurs seraient de notre côté et toutes les antivaleurs, dans le camp de nos ennemis; en France du moins, il semble que la guerre ait de même donné libre cours au patriotisme, à l'esprit de sacrifice et aux vertus martiales les plus ardents, ce qui n'en rend certes que plus tragique le sort du peuple français. Mais lui non plus, pris dans son ensemble, n'a certainement pas voulu cette guerre, si fort a-t-il caressé l'idée de la revanche - alors que comme bannière de l'idéalisme national cette idée, tant qu'elle en demeurerait une, a rendu tous les services qu'on en attendait. Jusqu'à un certain point donc, la France aussi connaît cette incroyable polarité des valeurs dont nous vivons l'expérience en Allemagne : une guerre dont l'incendie a été allumé par tous les désirs qui rendent frivole le crime se prolonge de sa flamme la plus pure, où se consume la part trouble, clivée, jalouse, de l'existence allemande.

Pourtant, ce que nous gagnons ainsi a pour condition indissociable dictée par la guerre, outre la perte d'êtres infiniment

chers, une autre perte encore, qui est pure perte et rien d'autre : l'unité organique spirituelle que nous appelions « Europe » est disloquée, et rien ne laisse prévoir qu'on la rétablira. Personne ne peut sérieusement croire qu'elle survivrait si, par exemple, l'Allemagne et l'Autriche en étaient exclues ! Perte sèche, dis-je, voilà ce dont il s'agit ; elle ne compense, en effet, en rien le prix à payer pour que la cause allemande gagne en pureté et en force ; assurément, elle sortira renforcée de cette guerre ; seulement, pour y parvenir, il aura suffi de lâcher l'internationalisme – sa grotesque surenchère, le discours des globe-trotters –, ce salmigondis, ces molles tergiversations et ces louvoiements de l'intérêt et de la conviction, et, dans tous les cas, un corpus multinational abstrait qu'on a obtenu en faisant l'impasse sur la valeur propre de chaque nation. Quant à la conviction internationaliste et à son archétype humain – fatidiques à beaucoup d'Allemands, hélas –, il ne s'agit que d'une construction rapportée, qui ne doit le jour qu'à la juxtaposition ou à la soustraction toutes mécaniques ; c'est l'ennemi de toute substance nationale vraiment indigène. La cause européenne, en revanche, est une idée, quelque chose du premier ordre, que l'on obtient non par composition ou par abstraction – quelque tardive que fût son émergence en puissance historique. Non pas intervalle entre les nations, mais au-delà d'elles, ce qui lui permet de se lier sans peine avec toute existence nationale telle ou telle. Cette « Europe » idéelle est le lieu de valeurs de l'esprit que vénèrent et se donnent les hommes de culture d'aujourd'hui, si tant est que leur existence nationale leur soit, certes, un bien inaliénable, mais non pour s'y confiner jusqu'à l'aveuglement. Raison pour laquelle Goethe et Beethoven, Schopenhauer et Nietzsche, aussi foncièrement allemands soient-ils, comptent néanmoins parmi les créateurs de l'« Europe ». Cette idée d'Europe, absorbant en elle-même les sucs les plus délicats des fruitions de l'esprit sans pour autant les arracher à leurs racines autochtones comme le fait

l'internationalisme, ne se laisse pas entraver par la logique ni dans des contenus bien déterminés; à la différence des autres « idées » on ne peut l'établir moyennant réalités tangibles, on ne peut que la vivre dans une intuition qui, assurément, gratifie tout d'abord de longs efforts consentis aux valeurs de culture du passé et du présent.

Cependant, l'altitude suprahistorique où trouvent leur immunité des idées métaphysiques et artistiques, religieuses et scientifiques ne resserre pas l'idée d'Europe que l'on pourrait appeler son *idée historique*, une construction spirituelle qui certes surplombe la vie dont elle s'est dégagée, ne lui en demeure pas moins liée, elle à qui elle doit sa portée et sa puissance. L'idée d'Europe, le coloris unique en son genre pris par un complexe de ressources spirituelles, certes elle contraste par son type avec l'esprit gréco-romain de l'Antiquité et avec l'idée œcuménique catholique du Moyen Âge - immortelle, certes, elle l'est : mais vulnérable aussi. Certes, sa disparition pure et simple n'est pas en cause - mais elle peut devenir invisible, telle la comète de l'été dernier, qui elle non plus ne s'effacera pas du monde mais ne repassera peut-être que lorsqu'il n'y aura plus aucune trace de nous depuis longtemps. Même si tous nous nous fourvoyons, l'idée de la vérité ne perd rien de sa consistance ni de son éclat; il indiffère à l'idée de Dieu que le monde l'ignore ou l'abjure; mais l'idée d'Europe, de manière étonnante, accompagne la conscience des Européens dont les pensées confluent vers elle, tel l'esquif l'onde qui le porte : à sec, ce serait encore lui, mais sans rien de ce qui en faisait le sens : le stockage de marchandises et de biens que l'on convoie d'un endroit à un autre.

Il ne suffit pas que l'idée d'Europe ne puisse mourir, encore faut-il qu'elle vive. Et il y a plus de virilité à ne pas se dissimuler que, pour les temps à venir, elle en sera bien loin; pensée lucide qui permettra surtout de prévenir l'amère déception réservée à certaines vagues espérances qui se font jour ici et là dans ce que l'on publie ces temps-ci. La haine

en Europe a trop aliéné les esprits, et même chez les neutres les inclinations suivent trop les pentes de parti pour pouvoir servir de refuge à l'idée d'Europe; et la guerre - c'est là notre conviction unanime - laissera nos adversaires trop défiants, blasés les uns par les autres; la haine commune et contre-nature qu'ils nous vouent et qui, tant bien que mal, les soude maintenant, refluera, une fois la tension retombée, parmi eux. Les membres du corps animé par cette idée sont décidément si dispersés qu'il ne peut plus en être le véhicule, Dieu sait pour combien de temps. L'Europe n'a pas su jouer la carte du « bon Européen¹ », une conception dont nous les aînés, par ce que nous donnions comme par ce que nous recevions, nous imaginions partie prenante, certains de ne jamais devenir, ce faisant, internationalistes, cosmopolitiques (qu'importe l'épithète aimable dont on maquille le déracinement), mais d'être précisément par là au cœur de la germanité. Comme la vie en sa substance excède les limites de la vie, comme l'esprit n'est pleinement lui-même qu'au moment où il atteint ce qui est plus qu'esprit - de même, dirait-on, est-il de l'essence propre de la germanité que de se porter au-delà d'elle-même. Ce qui assurément nous a valu quantité de périls, de diversions et de mécomptes; plus d'un arbre allemand est devenu bois mort parce qu'on l'avait arraché au sol de la patrie, de crainte que sa ramure ne puisse sinon porter jusqu'à l'« Europe ». Il ne faudrait pas, cependant, qu'après ces malentendus sur nous-mêmes il nous échappe que le désir nostalgique d'Europe a pour vrai fond originaire l'âme allemande.

À ceci justement nous devons notre réconfort, quand bien même l'idée d'Europe figure au compte de nos pertes et quand bien même n'en demeure que ce qui demeure du nom de tous ceux qui nous sont chers : se rappeler à nous et nous mettre en garde. L'idée d'Allemagne devient la légataire universelle des énergies qui tendaient vers l'idée d'Europe, comme elle hérite de bien d'autres idées qui, à notre vie de jadis, dictèrent un lit trop

étroit ou un horizon trop lointain : ces énergies, aujourd'hui, on les ramène à leur source pour les faire jaillir à nouveau. Et précisément parce que nous savons que la cause européenne ne fut pas quelque appendice explétif de la germanité, que l'élan dont sa vie se déborde elle-même s'insère à son foyer le plus intime -, pour cette raison nous savons que, dans un jour lointain, la germanité aux forces et à l'authenticité multipliées dans son propre ressort insufflera une vie nouvelle à l'idée d'Europe, une vie plus vigoureuse et plus vaste que toutes les précédentes, et saura lui rappeler qu'elle est immortelle. Il se passe ce qui se passe quand une famille ferme ses portes à l'un de ses fils, dans la discorde et la rancœur peut-être; alors, de l'être qui, venant de cet aître, allait son chemin, se détache ce qu'il est réellement par soi seul, et de l'énergie, de la croissance duquel dépend ce qu'il sera. Vient le jour de la réconciliation qui rouvre les portes; on est de retour avec des richesses comme seule pouvait en recueillir une énergie qui ne dépendait que d'elle-même; à celui qui revient et aux autres, la voix du sang, après son long sommeil, enseigne que l'ouvrage œuvré à part et pour soi seul était destiné dès ses sources les plus intimes à rallier la communauté de jadis maintenant restaurée.
